Emmanuel Le Roy Ladurie

Paris-Montpellier

P.C.-P.S.U. 1945-1963

Collection Témoins/Gallimard

Extrait de la publication

Extrait de la publication

COLLECTION TÉMOINS

Extrait de la publication

Extrait de la publication

EMMANUEL LE ROY LADURIE

PARIS-MONTPELLIER

P.C.-P.S.U. 1945-1963

nrf

GALLIMARD

ISBN 2-07-020486-3

Tous droits de traduction, de reproduction et d'adaptation réservés pour tous les pays.

© Éditions Gallimard, 1982.

Imprimé en France

Extrait de la publication

Bello Roso vèn grato-cuou.

Proverbe provençal.

(Fr. Mistral, *Trésor du félibrige*, vol. II, p. 89.)

I

Extrait de la publication

Extrait de la publication

C'est en octobre 1945 que je suis entré au lycée Henri-IV. En hypokhâgne[1]. J'avais seize ans et des culottes courtes. J'étais très jeune, même par rapport à mes nouveaux camarades. J'apportais dans mes bagages intellectuels un fragment des cultures traditionnelles de l'Ouest français : la Normandie dans laquelle j'avais grandi jusqu'à ma quinzième année, quant aux milieux sociaux que je fréquentais, prolongeait le XVIIIe siècle en ce qu'il avait de passéiste et de nostalgique ; un XVIIIe siècle plus québécois que voltairien, enraciné dans toutes les haies du bocage... On s'étonnera de la référence au dernier siècle de l'Ancien Régime. Voici un indice : Chateaubriand signale que, depuis la Révolution française, les enfants parisiens, même en milieu aristocratique, tutoient leurs parents. Or, j'ai grandi dans un cercle familial où le vouvoiement des enfants aux parents restait de rigueur. Façon de dire que la Révolution, d'une certaine manière, n'était pas passée par là ; ou bien, si elle était venue faire effraction, on s'était efforcé ensuite de la scotomiser, de l'exorciser parmi des groupes sociaux qui, depuis 1850, avaient remis en honneur un catholicisme vécu ; il atteignait aux limites du mysticisme. Dans ma région natale, aux frontières du bocage et des plaines limoneuses de Caen et Falaise, les distinctions sociales n'avaient guère changé depuis trois générations. Des propriétaires importants parmi lesquels figurait ma famille tenaient une partie des terres. Certains d'entre eux résidaient à Caen ou à Paris ; ils louaient leur domaine à des

1. En publiant ce livre, je tiens à remercier Jeanine VERDÈS-LEROUX pour l'aide matérielle et documentaire qu'elle m'a apportée.

Extrait de la publication

fermiers. D'autres — et mes parents étaient du nombre — faisaient valoir directement, avec quelques ouvriers, leurs moissons et leurs élevages. Une portion de la technologie (charrettes à gerbes et banneaux à fumier) demeurait antique ; elle se conformait aux normes des XVIIIe et XIXe siècles. On usait d'engrais et de moissonneuses-lieuses, certes, mais pas encore de tracteurs. Ceux-ci ne devaient apparaître que vers 1947 avec les facilités du plan Marshall. De toute manière, une assez forte dose de pauvreté subsistait dans les villages.

La démographie demeurait, dans des cas isolés, exubérante, à l'ancienne mode : une délicieuse dame, déjà âgée, originaire d'une bourgade voisine, avait eu quatorze enfants d'un premier lit. « Ah ! c'que j'étais contente quand c'te mécanique-là s'est arrêtée », disait-elle d'un air enchanté en évoquant son petit quinzième qui n'était jamais venu. Elle regrettait seulement de n'avoir jamais donné le jour à des jumeaux. C'était une expérience qui lui manquait.

Enfant, l'axe de mes préoccupations géographiques, à partir de la maison familiale, s'orientait du sud au nord le long de la vallée de l'Orne, elle-même presque déserte ou buissonneuse, et le long de la voie ferrée comme de la route ; l'une et l'autre suivaient parallèlement cette vallée fluviale, à quelque distance, vers Caen et la mer.

Au sud, dans la petite ville de Thury-Harcourt, un millier d'habitants à l'époque mais une vraie cité, régnait pour nos yeux enfantins le pharmacien Bellair, installé dans son officine, bossu, souriant et plein d'esprit.

Vers le nord on trouvait des mines de fer et des villages-rues, Saint-Laurent-de-Condel, Laize-la-Ville, May-sur-Orne, Saint-Martin-de-Fontenay. Leur fortune modeste était née du roulage du cidre et des beurres vers la ville de Caen. Par-delà cette capitale, Athènes de notre Basse-Normandie, nous allions jusqu'au sanctuaire de La Délivrande. Une Vierge noire et miraculeuse, déterrée jadis par un bouvier, répandait ses grâces sur les marins et les terriens. Je m'y rendis en pèlerinage, à pied, peu de temps avant mon baccalauréat ; je l'obtins sans difficulté. Je retrouvai à cette occasion deux de mes tantes et mes deux sœurs, les unes religieuses, les autres élèves au couvent local de la « Vierge fidèle ».

À l'ouest de la vallée de l'Orne commençait une Normandie plus

sauvage ; les chroniqueurs médiévaux la tenaient pour dépourvue de culture. Au xe siècle, nos ducs y envoyaient leurs fils apprendre le norvégien, auprès de vieux Vikings en retraite. Nous nous rendions quelquefois à Bayeux ; j'y rencontrais un religieux, le père Aubourg, directeur de conscience des hautes autorités du diocèse ; on racontait qu'il avait eu quelques ennuis avec l'Église quand l'Action française avait été condamnée par le Vatican.

Vers l'est, c'était Lisieux. Le jubilé de la petite sœur Thérèse, quelques années avant la guerre, fut pour moi, dans cette ville, un événement plus important que le Front populaire. Le cardinal Pacelli, futur Pie XII, s'était rendu à Lisieux pour cette occasion ; il y avait rencontré des membres de ma famille.

À Caen, ville encore balzacienne, je fus successivement élève aux collèges Sainte-Marie puis Saint-Joseph. La ville s'organisait, de mon point de vue, autour des églises Saint-Pierre et Saint-Jean ; deux rues, perpendiculaires, portaient ces noms. La rue Saint-Pierre était par excellence l'axe commercial. L'un de ses principaux mérites était de mener jusqu'à la magnifique église Saint-Étienne. J'y devais faire, l'an 1942, en compagnie de camarades, ma première communion solennelle. La rue Saint-Jean était devenue au XVIIIe siècle la résidence majeure de la noblesse, enlevant ce rôle à la rue Saint-Pierre. C'était l'un des changements essentiels de l'histoire caennaise, sous l'Ancien Régime, en époque peu agitée.

Ma grand-mère m'hébergea pendant quelques années avant la guerre ; j'étais demi-pensionnaire dans les classes qui courent de la huitième à la cinquième. La vieille dame s'était installée à l'ombre du clocher Saint-Jean, rue Jean-Romain. Un portrait de Charlotte Corday surplombait la chaussée, près d'une boutique des meilleurs chocolats de la ville. Meurtrière de Marat, l'héroïne encourageait, malgré elle, un royalisme sentimental ; elle inspirait aussi d'audacieuses sympathies pour les girondins ; ils furent puissants, sur ma gauche, dans la cité caennaise.

À la déclaration de guerre j'avais dix ans. Je croyais la France invincible. Le désastre vint. J'attendis des miracles venus du ciel. Ils auraient sauvé l'armée française. Ils n'eurent pas lieu. Mes parents, devant l'avance hitlérienne, décidèrent d'envoyer leurs quatre enfants à Nantes ; ils y avaient des amis. Pendant les dix derniers jours

Extrait de la publication

de juin 1940, j'entendis parler pour la première fois de Charles de Gaulle. Une dame, à notre table, évoquait avec indignation les premiers appels du Général. Il refusait l'armistice. « Vous avez vu, s'écriait-elle, ce général ose récuser le maréchal Pétain. »

J'approuvais intérieurement les propos de cette femme, mais personne ne me demandait mon avis. Quel drôle de comportement ! Se prononcer contre le Maréchal. On n'avait pas idée.

Par la suite nous retrouvâmes nos parents plus au sud dans la région de Montignac et, sur la voie du retour, au pays du Blanc, dans le Berry. Là, nous apprîmes la tragédie de Mers el-Kébir. J'aimais beaucoup les navires de guerre français. Je dessinais volontiers le *Richelieu* (35 000 tonnes) avec ses tourelles et canons, et aussi le *Strasbourg* (26 000 tonnes, me semble-t-il). J'avais projeté, plus jeune, de devenir officier de marine ; mais une myopie déjà marquée m'avait fait renoncer à cette vocation ; je décidai momentanément d'embrasser l'état ecclésiastique. Je fus attristé d'apprendre que les Britanniques avaient tiré sur nos bateaux ; je ne devins pas plus pétainiste pour autant : je l'étais déjà sans penser à mal. Je fus surpris, en rentrant dans la zone occupée, de constater qu'un de mes cousins germains ne l'était pas, lui, pétainiste. Il avait même des sympathies pour de Gaulle. Non que je fusse indigné contre mon cousin : je continuai à l'aimer. Mais il dérangeait mes convictions : tous mes compatriotes se devaient d'apprécier le Maréchal. Je me conduisais à l'instar des voyageurs qui croient que toutes les Anglaises sont rousses ou que tous les Français mangent des grenouilles. En l'occurrence, j'imaginais que l'hexagone était unanimement favorable à Vichy. Cette naïveté m'est demeurée. Beaucoup plus tard, ayant déstalinisé, dans le parti communiste français dont j'étais curieusement devenu membre entre-temps, je fus étonné de constater que mes camarades ne suivaient pas forcément mon devenir. Au contraire, ils se maintenaient, non sans bonheur, dans leur stalinisme primordial.

Je n'étais pourtant pas proallemand. Simplement, les premiers membres de la Wehrmacht que j'aperçus sur la ligne de démarcation lors de notre retour après l'exode de 1940 me parurent somme toute convenables ou, comme ils disaient eux-mêmes, « corrects ». La fameuse affiche où l'on voyait un soldat allemand materner des civils

Extrait de la publication

français me fit l'effet de rosir la situation, mais sans excès particulier d'hypocrisie. Par association d'idées, j'achetai un *Assimil* d'allemand. J'y traduisais les petites phrases des premières leçons : « La tasse est petite, le thé est bon. » Seule excuse, cette fascination linguistique pour l'allemand ne m'était point particulière : mon futur beau-père, grand résistant et professeur de mathématiques, faisait étudier l'allemand à ses enfants pendant l'occupation ; c'était, pensait-il à l'époque, la langue privilégiée de la technique.

À la rentrée scolaire de l'automne 1940, j'avais onze ans, mes parents me mirent au collège Saint-Joseph de Caen tenu par les frères des Écoles chrétiennes ; le collège Sainte-Marie où j'avais été élevé avant la guerre était maintenant occupé par les Allemands ; il ne pouvait plus prendre d'internes. Je passai à Saint-Joseph, de 1940 à 1944, des années qui n'étaient pas désagréables à ceci près que la nourriture y paraissait atroce, par suite de mes goûts inutilement raffinés.

La discipline de l'établissement multipliait les exercices pieux. La messe quotidienne était obligatoire. À la chapelle du collège, refaite à neuf juste avant la guerre, on se calait subrepticement les fesses sur le banc arrière pendant la durée trop longue et fatigante des agenouillements, prévus aux stades stratégiques du service divin. Un « Tiens-toi bien », émané du frère directeur, interrompait cette relaxation bienvenue. La diction du rosaire était fréquente, et jusqu'à l'heure du coucher. Pour l'extinction des feux, un surveillant éthylique récitait d'une voix pâteuse les dizaines de chapelet à travers l'immense dortoir de l'asile d'aliénés où l'on avait logé notre collège pour la durée de la guerre. Et puis après l'ultime *Ave Maria,* presque inaudible, la nuit et le silence tombaient, interrompus de temps à autre, vers onze heures du soir, par une alerte aérienne hachée de D.C.A. allemande, ou par les concours de rots qui opposaient facétieusement deux groupes d'élèves.

De divisions politiques parmi les collégiens, je ne fus guère conscient. Certains camarades dans ma classe avaient des sympathies gaullistes, ils étaient fort minoritaires. Je découvris dans un cahier d'anglais la croix de Lorraine artistement dessinée, dissimulée par un buvard. J'en fis la remarque au jeune propriétaire du cahier ; il reconnut volontiers son admiration pour la « France libre ». Nos

Extrait de la publication

rapports restèrent néanmoins excellents. À vrai dire, nous ne reparlâmes jamais de cet épisode. La politique ne tenait qu'une place minime dans nos préoccupations, les miennes et les siennes. Ce « gaulliste » représentait l'aile antigermanique en notre classe. Il y avait aussi une aile proallemande. Elle se recrutait sur des bases ethniques : elle se composait de quelques fils de fermiers d'origine flamande ; ils parlaient le néerlandais et le français ; ils passaient, à tort ou à raison, pour vaguement « collaborateurs ». L'un de ces garçons d'origine flamingante, pendant l'ennuyeuse promenade du jeudi après-midi, interpellait en langue allemande un cheval de la Werhmacht qui paissait près du lieu de notre sortie (la façon de s'adresser aux chevaux de trait n'est pas la même dans les paysanneries respectives, aux deux côtés du Rhin ou des Vosges). Ce bilinguisme hippique me jeta dans des abîmes de réflexion.

*

Et, pourtant, suis-je à cet égard en état complet d'innocence ? Puis-je dire que j'ai été totalement insensible, comme enfant, à l'idéologie nazie, du moins quant à son noyau romantique ou nordique autour de quoi elle avait brodé, voire proliféré ? En fait, l'aventure des Vikings, ces bons géants aux cheveux de lin et aux yeux lavés, m'avait ébloui. Dans la mythologie régionale, ils figuraient parmi les aïeux de « nos ancêtres les Normands ». Âgé de dix ans, je chevauchais un drakkar imaginaire, à la proue crochue. Les Danois ou Norvégiens découvraient le Nouveau Continent bien avant Christophe Colomb, pendant un lointain Moyen Âge. Ils auraient pu créer dès le XIe siècle une Amérique du Nord bleu, blanc, blond, sans juifs, sans Italiens, sans Africains, sans noirceur des yeux, des cheveux, des épidermes. Ces fantasmes raciaux à treize ans ne me transformaient pas en partisan de la Grande Europe aryenne et châtain clair que Rosenberg étendait volontiers de Reims à Novossibirsk. Dans une étape de ma vie où les opinions politiques étaient déjà mieux formées, ils me donnaient néanmoins pour cette entité en gésine, si répulsive qu'elle pût être, des éléments de compréhension, mais non de sympathie.

Ajoutons que l'antisoviétisme, basé maintes fois sur des faits

Extrait de la publication

réels, était présent dans ma conscience. À l'époque, on ignorait encore ou bien l'on refusait d'admettre[1] les crimes génocidaires du nazisme ; cet antisoviétisme à sens unique recelait donc des justifications dangereuses envers l'entreprise hitlérienne au front de l'Est.

La masse de la classe dont je faisais partie n'était nullement germanophile. Elle était indifférente ; ou bien, faiblement politisée, elle favorisait Pétain ; il représentait le pouvoir légal, tout comme nos parents, tout comme les frères des Écoles chrétiennes qui dirigeaient notre collège. Dans les masses rurales bas-normandes parmi lesquelles se recrutaient les élèves de Saint-Joseph, le loyalisme à l'État, comme au gouvernement établi, paraissait aller de soi. Pendant quelques semaines — je crois que c'est au printemps 1942 — nous avons même porté la francisque, une minuscule francisque, pourtant visible, à notre boutonnière[2]. Je crois qu'il s'agissait, pour la dizaine d'élèves (dont moi) qui se comportèrent ainsi, de se faire remarquer dans le bon sens. C'était la « bonne action » du boy-scout. Puis nous cessâmes d'arborer cet insigne, non que nos convictions, à treize ans d'âge, se fussent tellement modifiées, mais l'excès de zèle n'a qu'un temps ; ou peut-être avions-nous changé de veston ?

Nous étions enveloppés par une certaine mentalité politique, mais nous n'étions pas directement et constamment endoctrinés, comme les enfants peuvent l'être dans un vrai régime fasciste ou totalitaire. Le seul meeting d'intoxication éventuelle auquel j'ai eu l'occasion d'assister à cette époque était organisé par la Ligue maritime et coloniale. Les historiens d'aujourd'hui affirment, et ils ont certainement raison, que cet organisme était devenu en fait une officine de propagande provichyssoise sinon proallemande. Pourtant, le seul souvenir que je garde de cette réunion n'est guère « orienté » : l'orateur, un monsieur qui s'ennuyait autant que nous, récusa l'opinion trop répandue selon laquelle les jeunes Français qui partaient « aux

1. Ce « on » désigne évidemment les personnes qui éludaient un antinazisme total et conséquent avec lui-même.

2. À quelle époque remonte quant à moi, ce bref port de la francisque ? Je ne m'en souviens plus exactement, mais j'imagine que ce fut de peu postérieur à avril 1942. En effet Carcopino, ministre de l'Éducation nationale jusqu'à cette date, était défavorable, lui, à l'exhibition de l'insigne maréchaliste dans les établissements scolaires (W. D. HALLS, *The Youth of Vichy, France,* Oxford, 1981, p. 32).

Extrait de la publication

colonies » étaient en général des bons à rien. Je fus déçu d'entendre cette formule, même immédiatement réfutée. J'avais toujours imaginé que les aspirants colons exportés de France vers l'Outre-mer étaient chevaleresques, désintéressés, supérieurement doués. Je tombais de haut.

*

Boy-scout en 1943, dans un camp forestier de la région parisienne (le scoutisme était théoriquement interdit par les Allemands, et *de facto* toléré voire encouragé par Vichy), j'étais toujours le meilleur pour effectuer les corvées. À tous les coups, je récoltais des scalps d'honneur, équivalent juvénile, pour les disciplines de Baden-Powell, de ce que sera aujourd'hui, quant aux adultes français, l'ordre du Mérite. Façon de dire que mes valeurs essentielles n'étaient pas issues du fascisme mais du scoutisme catholique tel qu'on le vivait à l'époque. Parmi ces « valeurs », prises au sens large, je citerai pêle-mêle en allant du concret à l'abstrait : le regard droit ; le cheveu pas forcément blond, mais court ; l'eau froide sur le torse nu ; la formation morale ; le souhaitable mixage des groupes sociaux (mais non la mixité entre filles et garçons) et enfin l'active nostalgie d'une communauté perdue. Nos maîtres étaient, je le répète, Baden-Powell et Kipling ; mais non Rosenberg ni Walter Darré. Nous acceptions Sparte, nous n'aimions pas Nuremberg. Notre idéal était patriarcal et verdoyant, à la manière de ce chêne gigantesque de la forêt de Tronçais que Vichy baptisa *Maréchal Pétain,* et que les résistants fusillèrent, après la Libération.

Soulignons aussi l'extraordinaire continuité de l'enseignement ; qu'il fût laïque ou privé importait peu en l'occurrence. La France était au plus bas et pourtant nous récitions nos déclinaisons, « *Rosa,* la rose ». La culture française, seule et unique au monde en ce qui nous concernait, continuait à donner toutes les réponses à toutes nos questions, flanquée de Voltaire à sa gauche et de Pascal à sa droite (ou l'inverse). La sécurité enfantine que nous tirions de cette situation reposait évidemment sur l'ignorance. Nous ne savions pas, ou ne voulions pas savoir, que pour beaucoup d'enfants juifs en cette époque, la tranquillité, morale ou physique, n'était qu'un vain mot.

Mes héros étaient Montcalm dont la mort courageuse avait laissé la main libre aux Anglais qui nous avaient pris le Québec et l'Inde. Bournazel aussi dans sa tunique rouge, héroïquement tué au Maroc (sa veuve avait rendu visite au maréchal Pétain). Turenne, sur lequel je disposais d'un livre d'images édité au début du siècle où l'on voyait ce futur maréchal de France durement fouetté (pour son bien) par un précepteur. Enfin et surtout Branly, savant catholique : il avait inventé la transmission sans fil dont sortiront le poste à galène, la radio et le transistor. Il devint professeur à l'Institut catholique, équivalent sacré de la Sorbonne laïcisée. L'enfance de Branly me fascinait. Sa famille l'avait élevé à la dure ; le matin, en hiver, il cassait la glace de son pot à eau. Branly incarnait la mystique de l'eau froide, déjà mentionnée ; elle donnait des engelures ; elle durcissait les caractères ; elle faisait de nous les héros d'une France régénérée. Je pensais à Branly chaque fois qu'avec mon cousin Jacques, bricoleur et futur bénédictin, nous écoutions, tout micropétainiste que j'étais, la radio anglaise sur le poste à galène qu'il avait artisanalement confectionné.

*

Nos attitudes de pensée étaient inséparables de conceptions religieuses et morales : un jour, la vaste cour de récréation du collège Saint-Joseph de Caen, pleine d'élèves, fut traversée comme en trombe par un nuage de plumes d'autruche, d'eau de Cologne et de poudre de riz. Une dame qui sur le moment me parut empennée, empanachée, maquillée, passa en coup de vent et se rendit auprès du « frère directeur » pour lui parler des problèmes de son fils. Mes camarades demeurèrent éblouis. La rumeur courut aussitôt parmi les collégiens, effrayés ou séduits par l'incarnation féminine du péché mortel : « Une divorcée, c'était une divorcée. » Telle est du moins l'image fantasmatique que j'ai gardée de cette tornade rose ; elle correspond aux connotations troublantes qu'évoquait pour un petit catholique de 1943 le seul mot de divorce, peccamineux et défendu.

L'enseignement de la doctrine chrétienne au collège était assuré grâce au remarquable manuel, traditionaliste mais puissamment informé, qu'avait publié le chanoine Boulenger. Par contre, au cours

des lectures pieuses que les frères nous administraient au réfectoire, on usait volontiers d'*exempla* ou d'anecdotes édifiantes : deux libres penseurs pariaient à qui mangerait le plus de mètres de boudin pendant le carême. Ils périssaient dans d'atroces souffrances... Le doigt de Dieu ! Un athée était atteint d'un cancer au gros intestin. Sentant la mort prochaine, il revenait à la foi. C'était l'argument du côlon transverse : infaillible.

Je rencontrai aussi à cette époque un prêtre septuagénaire, le père Donatien ; il m'enseignait des bribes d'anglais : il avait vécu au Canada. Ancien ouvrier, il était entré dans les ordres sur le tard pendant son temps aux tranchées de la Grande Guerre, à la suite d'un vœu qu'il avait fait pour sa survie. Il me racontait ses services comme mitrailleur en 1916. Il avait tué de cette manière des centaines d'Allemands, il n'en savait plus le nombre exact, qui montaient à l'assaut des barbelés dont sa mitrailleuse avait la garde. Puis, sans transition, Donatien évoquait la dévotion au Sacré Cœur de Jésus, et au Cœur de la Vierge Marie, cette seconde forme de piété figurant parmi celles dont il souhaitait qu'elles se développent avec la bénédiction du clergé ; elle tardait à se produire. Le passage était brusque de ces tueries des tranchées jusqu'aux lys et aux roses de la cordialité virginale ou mariale et jusqu'au cœur saignant d'infinie bonté du Rédempteur. Je m'y faisais.

D'une façon générale, au collège, la religion et le climat rythmaient ou sculptaient le temps scolaire. Avant la guerre, le carême, souligné par l'exclusive consommation de poisson et d'omelette aux pommes de terre, annonçait les douleurs montantes de la semaine sainte, puis la joie de Pâques. Pendant la guerre, les engelures hivernales, nées du chauffage médiocre et de la nourriture inadéquate, préludaient au délicieux dégel du printemps : à ce moment, même en ville, on communiait avec la Nature.

*

Restons-en au domaine strict de l'occupation et de ses effets : les ressorts de mon attitude pétainiste pourraient paraître mystérieux. J'avais passé mon enfance à « bouffer du Boche » en lisant de vieux magazines illustrés relatifs à la guerre de 1914. Puis, les « Boches » en

Extrait de la publication

COLLECTION TÉMOINS

Volumes publiés

Amalrik Andreï	*Voyage involontaire en Sibérie.*
Arendt Hannah	*Eichmann à Jérusalem. Rapport sur la banalité du mal.*
Arlen Michael	*Embarquement pour l'Ararat.*
Auriol Vincent	*Mon septennat (1947-1954).*
Barnet Miguel	*Esclave à Cuba.*
Berl Emmanuel	*Interrogatoire* par Patrick Modiano, suivi de *Il fait beau, allons au cimetière.*
Brüning Heinrich	*Mémoires.*
Castaneda Carlos	*Voir. Les enseignements d'un sorcier yaqui.*
Castaneda Carlos	*Le voyage à Ixtlan. Les leçons de don Juan.*
Castaneda Carlos	*Histoires de pouvoir.*
Castaneda Carlos	*Le Second Anneau de pouvoir.*
Castaneda Carlos	*Le Don de l'aigle.*
Cohen Dr Sidney	*LSD 15, l'hallucinogène absolu.*
Combe Maurice	*L'Alibi.*
Davis Angela	*S'ils frappent à l'aube...*
Dedijer Vladimir	*Le Défi de Tito. Staline et la Yougoslavie.*
Diény Jean-Pierre	*Le monde est à vous.*
Favret-Saada Jeanne et Cóntreras Josée	*Corps pour corps.*
Franco Salgado-Aranjo Francisco	*Franco au jour le jour.*
Fuchs Jürgen	*Souvenirs d'interrogatoires.*
Gramsci Antonio	*Lettres de prison.*
Guiducci Armanda	*La Pomme et le serpent.*
Halimi Gisèle	*Le Procès de Burgos.*

Extrait de la publication

Harrington Michael	*L'autre Amérique. La pauvreté aux États-Unis.*
Hersh Seymour M.	*Le Massacre de Song My. La guerre du Vietnam et la conscience américaine.*
Himmler Heinrich	*Discours secrets.*
Jackson George	*Les Frères de Soledad.*
Jackson George	*Devant mes yeux la mort...*
Jones LeRoi	*Le Peuple du blues.*
Jung C.G	*« Ma vie ». Souvenirs, rêves et pensées.*
Kouznetsov Édouard	*Journal d'un condamné à mort*
Laqueur Walter	*Le terrifiant secret. La « solution finale » et l'information étouffée.*
Ledda Gavino	*Padre Padrone*
Ledda Gavino	*Padre Padrone II. Le langage de la faux.*
Lewis Oscar	*La Vida. Une famille portoricaine dans une culture de pauvreté : San Juan et New York.*
Lewis Oscar	*Une mort dans la famille Sanchez.*
Lewis O., Lewis R.M., Rigdon S.	*Trois femmes dans la révolution cubaine.*
Liehm Antonin	*Trois générations. Entretiens sur le phénomène culturel tchécoslovaque.*
Lodi Mario	*L'Enfance en liberté.*
London Artur	*L'Aveu. Dans l'engrenage du procès de Prague.*
Mandelstam Nadejda	*Contre tout espoir,* I, II et III.
Medvedev Jaurès	*Grandeur et chute de Lyssenko.*
Mendès France Pierre	*La vérité guidait leurs pas.*
Moczarski Kazimierz	*Entretiens avec le bourreau.*
Myrdal Jan	*Un village de la Chine populaire* suivi de *Lieou-lin après la révolution culturelle.*
Naipaul V.S.	*L'Inde sans espoir.*
Ouvrages collectifs	*Romanciers au travail.*
	Chili : le dossier noir.
Pasqualini Jean	*Prisonnier de Mao.*
Razola Manuel et Constante M.	*Triangle bleu. Les républicains espagnols à Mauthausen.*

Extrait de la publication